

BRUGES-LA-MORTE

Présentation du roman qui commence à paraître en feuilleton dans le Figaro le 4 février 1892.

Un jour d'été, le poète de Bruges, M. Georges Rodenbach, promenait dans la ville silencieuse le rutilant Léon Cladel¹, dont l'expansion méridionale semblait effrayer les murs endormis.

Ils arrivèrent, l'un exalté, l'autre si doux, au béguinage, où les exclamations du puissant auteur du *Bouscassié* résonnèrent à l'infini.

Peu à peu, cependant, la voix de Léon Cladel s'adoucit, le timbre diminua, les mots se firent plus lents et éteints, puis Cladel se tut... Et prenant le bras de son ami, il lui souffla dans l'oreille :

- Ce silence !... il me pénètre, m'envahit ; il s'impose !... C'est un coup de maillet sur mon front !

Est-ce de cet épisode que vint à M. Georges Rodenbach l'idée de son poème : *Le Règne du Silence* et celle de *Bruges-la-Morte* dont le *Figaro* commence aujourd'hui la publication ?

Je n'en sais rien et ne tiens pas à le savoir. Il me plaît mieux de me l'imaginer, puisque cette véridique anecdote caractérise et symbolise non seulement l'œuvre de Rodenbach, mais aussi son talent.

L'œuvre actuelle de Georges Rodenbach c'est ceci en effet, le mystérieux et profond charme des villes défuntes, comme Bruges, qui eurent autrefois une vie prospère et abondante (sous Philippe-Auguste, 1 700 navires mouillaient devant Bruges), qui eurent une histoire glorieuse et féconde et qui aujourd'hui ne subsistent plus que par le souvenir. Sans leurs vieux monuments et leurs musées somptueux dont elles vivent presque uniquement, elles seraient abandonnées et tomberaient en ruines. Et quelle existence mènent-elles maintenant, en dépit de leurs trésors ! Craintifs, on dirait, les passants - s'il y en a ! - longent les murs en amortissant leurs pas timides ; les chiens filent comme des fantômes de peur de réveiller quelque chat qui dort - toujours !

Certains esprits délicats et subtils vibrent dans cette mort vivante, pire que la véritable ; leur sentiment amoureux et tendre s'imprègne de ces tons grisâtres et mouillés, plus tristes que le néant, et ils pensent et ils sentent immensément dans ces sépulcres.

Bruges-la-Morte c'est la prise de possession d'un homme malheureux par le silence et la mort. Et cette possession devient telle que peu à peu l'identification se fait complète entre la ville morte et celle que l'homme regrette et pleure. La morte n'est plus elle, elle est Bruges. Bruges n'est plus la ville de Memling, elle est la morte. L'âme de la vieille cité flamande et l'âme de l'aimée disparue ne font plus qu'une âme et la morte revit enfin dans ces murs encore debout et sa voix retentit avec chaque heure du beffroi.

1 Léon Cladel (1835-1892). Écrivain régionaliste.

Si vous admettez ces impressions fines de repos et de paix de tombeau, vous aimerez Georges Rodenbach ; à cause d'elles en tout cas il sera estimé, comme tout esprit original et sincère. Ce poète, autrefois turbulent hydropathe, comprit qu'il ne devait point ainsi être rebelle à sa race, que seulement dans sa ville natale il trouverait les impressions réelles qui donnent le talent.

Revenu à Bruges, il composa le poème du *Silence* et *Bruges-la-Morte*, qui resteront comme de bons livres, parce qu'ils sont l'expression non pas même d'une seule pensée, mais des pensées accumulées de plusieurs générations. Rubens et Jordaens nous ont donné une Flandre factice, quoique géniale ; si nous voulons connaître la vraie Flandre, c'est chez Terburg (*ndr : ou Terborch*) et Peter de Hoch (*ndr : Pieter de Hooch*) que nous devons l'aller voir. Plus tard, ce serait chez Georges Rodenbach qu'on irait aussi la chercher, qu'il ne faudrait point nous en étonner.

Et je ne puis mieux terminer, il me semble, cette esquisse d'un poète qui sut s'affranchir du parisianisme et « être de son pays » que par ces lignes de notre maître Anatole France :

« Il ne faut pas le mettre sur le chapitre des vieilles cités flamandes, aux angles adoucis de brumes, aux quais mystérieux, aux canaux infinis. Car sur ce beau chapitre M. Rodenbach est infini aussi. »

Tous ceux qui s'arrêtèrent au quai du Rosaire vibreront avec lui.

André Maurel²

2 André Maurel (1863-1943), homme de lettres. Directeur de *La revue bleue*, journaliste au *Figaro*.